

'Mon tempérament me pousse toujours en direction des extrêmes'

Le premier amour de Wim Vandekeybus est la photographie. Il a donc longuement hésité pour définir sa vraie première œuvre. Était-ce une photo ou ses débuts sur scène ? Il a opté pour *What the Body Does Not Remember*.

Jozefien Van Beek

Les images que Wim Vandekeybus a faites pendant son adolescence portent déjà en elles tous les thèmes qu'il explorera plus tard dans ses spectacles. « Je faisais des photos dans notre jardin. Je lançais des pierres en l'air et je marchais entre elles. Mon frère devait appuyer sur le déclencheur. Je m'intéressais déjà aux catastrophes. »

La fascination de Vandekeybus pour la fatalité s'exprime dans le nom de sa compagnie : Ultima Vez, 'la dernière fois' en espagnol. Ses débuts, *What the Body Does Not Remember*, ont choqué tout le monde de la danse en 1987. Et lors d'un festival au Brésil, un technicien s'est même vu refuser l'entrée : « Il ne pouvait pas entrer parce qu'il avait un tatouage et qu'il portait un petit marcel. Le public était en smoking. »

Lorsque Vandekeybus fait ses débuts, on peut dire qu'il a peu d'expérience dans les arts de la scène. « J'ai étudié la psychologie, mais en fait, je m'intéressais surtout au théâtre. » J'ai vu *C'est du théâtre comme c'était à espérer et à prévoir* de Jan Fabre et cela m'a bouleversé. C'était fantastique. On pouvait entrer et sortir pour aller aux toilettes, mais je suis resté assis, du début à la fin, pendant huit heures. Je me disais : si ça, c'est possible sur scène, alors le théâtre est vraiment très intéressant. »

« Puis il y a eu des auditions pour un nouveau spectacle. Je n'étais pas un danseur, mais Jan m'a choisi pour le rôle de l'Empereur Nu. Et quelques mois après cette tournée, il y a eu la première de *What the Body*. Tout est allé très vite. »

Non-contrôle

Le jeune homme sans formation de théâtre ou de danse donne avec *What the Body Does Not Remember* une interaction crue entre des gens sur scène : un performer lance une pierre en l'air et reste en-dessous jusqu'à ce que quelqu'un le pousse, des hommes fouillent des femmes d'une main pas tendre, une femme s'exerce à un petit jeu de pouvoir sur deux hommes.

« Pour moi, il s'agissait d'une expérience. Je voulais faire un spectacle qui toucherait les gens, mais je ne savais pas à l'avance à quoi ressemblerait précisément mon produit fini. Par contre, je savais très bien ce que je ne voulais pas. A mon sens, les mouvements devaient revenir à une nécessité au lieu d'être purement esthétiques. La danse parle très fort du contrôle du corps bien sûr, alors que ce qui m'intéressait, c'est justement le non-contrôle. Mon tempérament me pousse toujours en direction de l'intense, de l'extrême. J'ai commencé à faire des recherches sur les réflexes corporels. Comment fonctionnent les instincts avant le moment où l'homme rationalise ? »

En guise de préparation, un petit garçon hyperkinétique de cinq ans est venu loger pendant trois semaines chez Vandekeybus. « Je l'ai étudié et je lui faisais faire certaines choses, raconter des idées et écrire des textes. Nous allions au musée par exemple, et il se roulait par terre pour voir comment les gens allaient réagir. Nous avons un accord :

nous discutons ensemble, mais nous ne parlions jamais avec d'autres gens. C'était une période d'étude très importante pour moi parce que ce petit garçon était la source de purs instincts. Très impulsif. Inspirant. Un gamin fantastique. »

« Pour le spectacle, nous travaillions sur la recherche de contact auprès de gens qui vivent dans une métropole, qui vont travailler le matin, rentrent le soir et constatent qu'ils n'ont touché personne pendant la journée. Le tango est une réponse à cela. Cette danse est en réalité un cri : touchez-moi ! Toute femme qui veut être touchée va danser le tango. »

« Je voulais faire une scène sur ce thème, et le pousser très loin. C'est ainsi qu'est née l'idée de la fouille. Pour cette scène, nous avons réinventé le tango. J'étais fasciné par l'attraction et la répulsion des corps, par la passion, la séduction, tous des éléments du tango. Mais j'avais une distribution de non-danseurs, donc je savais : si on se met à danser le tango, dans dix ans les Argentins se moqueront encore de nous. J'ai donc décidé d'inventer un truc à nous, qui nous permettrait de balayer les Argentins. Et nous avons réussi. Des hommes qui fouillaient des femmes, encore et encore, jusqu'à ce que la femme entame la séduction. Cette scène résiste à tout. Mindblowing, tout simplement. »

On a presque fini en prison

Il y a vingt-six ans, c'était la première mondiale de *What the Body Does Not Remember* à Haarlem. Le spectacle a eu l'effet d'une bombe. « Quelqu'un de la célèbre maison new yorkaise des arts *The Kitchen* est venu voir et a trouvé ça fantastique. Deux mois plus tard, nous jouions à New York, mais nous devions tout payer de notre poche. Avec mon manager de l'époque, Louise De Neef, nous avons été à la banque. Nous avons tous deux contracté un emprunt pour pouvoir aller jouer le spectacle aux Etats-Unis. Et deux ans plus tard, nous étions incapables de rembourser cet emprunt. On a presque fini en prison. (rit) Pendant les six jours où nous étions à New York, nous avons joué cinq fois. Nous dormions ensemble dans un loft, avec les techniciens. Très intense, tout ça. Mais bon, ça en valait la peine. Après la première représentation dans *The Kitchen*, nous avons entendu crier quelqu'un. C'était Iggy Pop, qui faisait partir du conseil d'administration de *The Kitchen*, et qui trouvait le spectacle génial. Il est venu nous le dire. »

« Peu après, nous avons remporté le Bessie Award. Nouvelle invitation à New York et nouvel emprunt. Nous y avons laissé des plumes. Mais nous avons le Bessie Award. »

« Les premières œuvres sont toujours très chouettes parce qu'il y a une sorte d'ignorance. On manque d'expérience et on ne sait pas où on va tomber, mais juste avant, on invente un truc nouveau. Pour être libre, il faut se fixer des limites. Dans une première œuvre, il faut faire beaucoup de choix, des choix difficiles. Il faut avoir une seule idée et s'y accrocher, parce que si l'on veut montrer les cent mille idées qu'on a, on échoue. J'avais assez d'idées pour remplir des livres. Je les lisais à mes danseurs, et après deux jours, ils faisaient leurs valises. Ils disaient : Si tu ne choisis et n'élabores pas une seule idée centrale, on met les voiles. Et ils avaient raison. »

La première œuvre de *Vandekeybus* n'était pas seulement déterminante pour sa carrière, elle l'était aussi pour sa vie personnelle : « Avec ma partenaire dans la scène de la fouille, Charo Calvo, j'ai eu un fils par la suite. Ce spectacle m'a permis d'être avec quelqu'un que je n'aurais jamais rencontré autrement. Et j'en suis toujours heureux. »

Si vous avez manqué *What the Body Does Not Remember* en 1987, vous avez maintenant la chance de voir ce morceau d'anthologie de la danse. Wim Vandekeybus reprend sa première œuvre avec une nouvelle distribution.